

Journal de bord de DIDEM DANIŞ  
Sociologue  
Maître de conférences à l'Université Galatasaray (Turquie)

---

## Le premier jour – le 24 février 2020

Nous sommes assises à la cafétéria de l'Université Galatasaray au bord de la mer avec Esra, la coordinatrice administrative du projet, et Ayse, la metteuse en scène, et nous attendons, en contemplant la vue fascinante du Bosphore, l'équipe qui doit venir de France. Le soleil d'hiver accompagne l'espoir qui a germé dans nos esprits. Cette université a accueilli d'innombrables invités étrangers au cours des années, depuis son inauguration en 1992. Or, depuis quelques années, elle ressemble un peu à un désert perdu au milieu de nulle part. Le projet *Fusée de Détresse* qui aura lieu à Istanbul, à l'Université Galatasaray, peut être une belle occasion pour nous rapprocher de nouveau de l'Europe ainsi que pour exposer une approche pluridisciplinaire à la question des migrants qui est souvent traité par un langage assez amer. Cette université qui a été fondée par un accord international signé par les Présidents de la République français et turc de l'époque, est un établissement d'enseignement supérieur public, l'un des plus prestigieux de la Turquie. Les cours y sont assurés, pour la plupart, en langue française. Grâce à son statut particulier, l'Université Galatasaray a accueilli, depuis sa fondation, de nombreux universitaires et étudiants venant de la France, mais aussi des autres pays européens. Pourtant, l'atmosphère politique de la Turquie qui est devenu de plus en plus autocratique depuis les événements du Parc de Gezi en 2013, a détruit cette ambiance cosmopolite.

Les Européens ont déserté non seulement la ville d'Istanbul, mais aussi l'Université Galatasaray, après les attentats de 2015 et la tentative du coup d'État de 2016. Sur les relations chaleureuses de la première décennie du 21<sup>e</sup> siècle entre la Turquie et l'Union européenne, souffle un vent glacial depuis quelques années. Aujourd'hui, les relations entre les deux parties ne sont que des liens d'intérêts cousus par les migrants. Depuis le célèbre « long été de la migration » en 2015, le gouvernement turc a très bien saisi que cette carte des migrants était le moyen de pression le plus puissant entre ses mains, vu que les migrants n'étaient pas du tout bienvenue en Europe. Et la Turquie n'a pas hésité depuis à instrumentaliser le sujet de la migration contre les pays de l'Union européenne. En revanche, l'Europe considère la Turquie comme un bon gardien de ses frontières, en parallèle avec les concepts de sécurisation et externalisation mobilisés pour défendre la « forteresse Europe ». Pour arriver à ses fins, l'Europe fait toutes les démarches nécessaires même si celles-ci s'opposent aux valeurs européennes.

Malgré la prolifération de ces politiques sécuritaires contre les migrants, ceux qui osent encore espérer et disent qu'un autre monde est possible, ne se résignent pas à baisser les bras. Ce projet Erasmus+ nommé *Fusée de détresse* est un bon exemple de ce constat. Quel que soit notre positionnement géographique en Europe, au centre ou à la périphérie, nous nous réunissons pour montrer qu'une autre Europe est possible. D'une part, il y a l'oppression, le maltraitement, l'exclusion. D'autre part, il y a la reconnaissance de l'autrui et l'espoir de fonder un monde égalitaire, équitable et solidaire.

Pendant que toutes ces pensées et sentiments sérieux et complexes tournaient dans ma tête, nos invités de la France sont arrivés à notre Université. L'émotion du premier jour et de la première rencontre nous entoure. On est ensemble pour réaliser ce projet qui vise à attirer l'attention sur la question de la migration. Les cinq premiers jours, nous assisterons à des répétitions, et le sixième jour, nous organiserons un spectacle ouvert au public.

Avant de raconter l'histoire des participants et celle de ce projet qui se réalise, à la fin du mois de février 2020, à Istanbul, je voudrais d'abord vous parler de ma propre histoire et de celle de la migration de ma famille. Istanbul a toujours été un point d'intersection en ce qui concerne les mobilités internationales et les mouvements migratoires tout au long de l'histoire, comme elle l'est de nos jours. Les uns y sont arrivés tandis que d'autres quittaient la ville. Istanbul reste comme un lieu de croisement des divers itinéraires migratoires, certains volontaires, d'autres forcés. Istanbul a grandi et changé avec ces migrants. Même si je me présente comme femme et sociologue stambouliote, l'histoire de ma famille n'est pas différente de celle de ces jeunes gens qui sont présents ici aujourd'hui et qui sont liés aux différents récits de migration. Il est clair que chaque histoire de migration a ses propres caractéristiques. Chacun vit son propre voyage avec un rythme et des expériences différents. Istanbul en tant que ville de croisement des migrants n'accueille pas chacun avec la même chaleur et n'offre pas à chacun les mêmes opportunités. Même si l'on dit que c'est une ville dont « les rues sont pavées d'or », nous savons très bien que dans son histoire, elle cache beaucoup de malheurs, souffrances et injustices. Or, il y a aussi tant de solidarité et de bonheur dans cette ville ! Les métropoles du monde comme Istanbul sont, d'une part, des « *dreamlands* » ou des « *eldorado* » mais, d'autre part, ce sont des lieux qui cachent beaucoup de difficultés, où les nouveaux arrivants se rebellent d'abord, puis se résignent ou en repartent. Ce sont des lieux où les portes s'ouvrent et se referment. Istanbul est l'une de ces villes, comme beaucoup d'autres dans le monde.

Ma famille est arrivée à Istanbul avant les années 1950, une date importante pour définir les débuts de l'exode rural, la migration classique de la campagne vers les villes. Mon grand-père maternel vient s'installer à Istanbul au début des années 1930, quelques années après la fondation de la République, et mon grand-père paternel, en 1945, après la fin de la deuxième Guerre mondiale. Tous les deux viennent de la région du Sud-Est de la Turquie. Les deux familles appartiennent à la minorité arabophone et ainsi font partie de l'héritage cosmopolite et multiculturel de l'Empire ottoman. À leur arrivée à Istanbul, mes deux grands-pères s'installent dans le quartier de Fatih qui se trouve dans la péninsule historique qui était un lieu de réunification des communautés arabophones. Cette concentration ethnique et spatiale influence incontestablement toute la vie sociale. Le quartier de Fatih, nommé après le Sultan Mehmet II « le Conquérant », a été le lieu de première installation pour ceux qui ont immigré à Istanbul dans la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Aujourd'hui, il est connu par la forte présence syrienne. Il a toujours existé des inégalités et des injustices en ce qui concerne l'installation des migrants en ville, aujourd'hui comme par le passé. Ce fut aussi le cas de mes grands-parents maternels et paternels qui étaient pourtant issus de la même communauté ethnique et linguistique. Les premiers avaient un bon niveau d'éducation et se sont intégrés très rapidement et facilement à Istanbul. Les seconds ont continué à rester dans leur enclave ethnique et ont résidé pendant longtemps à la périphérie de la ville, en raison du manque d'éducation nécessaire pour s'y intégrer. Pourtant, aujourd'hui, tous mes cousins se définissent comme stambouliotes.

Je regarde les jeunes gens qui parlent du projet avec une émotion bien vive et qui se promènent avec impatience sur la scène avant les répétitions. Il y en a qui viennent d'autres villes de la Turquie, de la France, de la Syrie et de l'Afghanistan. Aux yeux de ces jeunes,

je suis une autochtone, une Stambouliote. Pourtant, derrière mon apparence actuelle, se cache une histoire de migration et d'acculturation longue et pénible, celle de ma famille.

## Le deuxième jour – le 25 février 2020

Le deuxième jour, nous nous retrouvons dans la grande salle où se tient la résidence. Notre équipe ressemble à la Tour de Babylone. Il y a une étudiante afghane, deux migrants syriens, cinq étudiants français et sept étudiants turcs. Subséquemment, une jeune Iranienne et un Syrien vont nous rejoindre. Les étudiants turcs sont du club de théâtre de l'Université Galatasaray et les Français sont des étudiants qui y sont venus étudier dans le cadre du programme Erasmus. Les autres (l'Afghan, l'Iranienne et les deux Syriens) sont des jeunes qui ont été contactés personnellement par notre metteur en scène Ayse Garcin. Said est venu de l'Afghanistan pour faire ses études en Turquie. Il étudie dans une université en Anatolie centrale. Nikou vient de la ville d'Ourmia en Iran. En attendant de s'inscrire à l'université, elle suit des cours de Français à l'Institut français d'Istanbul. Le plus jeune membre de l'équipe, Ruba, est venue de la Syrie à Istanbul avec sa famille il y a cinq ans. Dans l'équipe, il y a aussi une musicienne Ebru Baskut qui accompagne les jeunes avec son violoncelle.

Les répétitions commencent avec une performance de danse. Le premier jour, on avait fait des exercices de corps et de voix. Les jeunes se familiarisent très facilement. Dans cette ambiance multilinguistique, je prends en charge d'assurer la traduction. Les sons très différents des langues comme le Turc, le Persan, le Français et l'Arabe heurtent les murs de la salle. Les jeunes deviennent de bons amis dans un laps de temps extrêmement court et je trouve cela surprenant. Les étudiants turcs et français sont très aimables et sensibles avec les jeunes migrants. Or, on remarque très facilement les différences entre les deux groupes. Les jeunes Afghans et Syriens sont très timides pendant les improvisations de danse. Ils ne se sentent pas à l'aise avec leurs corps. La difficulté pour eux de danser en public est évidente. Les étudiants français au contraire sont très à l'aise avec leurs corps. Les différentes performances du corps manifestent les différences culturelles ainsi que le niveau de confiance en soi. Le contraste entre les corps décontractés des étudiants français et ceux, tendus, des jeunes syriens et afghans montrent le lien étroit entre la culture et le corps.

Avec l'effet des performances musicales, les jeunes se soudent davantage. Pourtant, le groupe n'est pas encore stable. L'un des Syriens a quitté le groupe et un autre Syrien l'a remplacé. Une autre jeune Iranienne qui devait être dans le groupe n'arrive pas à participer à la résidence à cause des problèmes de santé de l'une de ses amies et cette absence affecte tout le monde. Tous ces aléas concernant l'équipe donnent des indices importants sur les incertitudes qui traversent la vie des migrants. En effet, ces derniers vivent au milieu d'une vaste instabilité. Nous nous trouvons tous dans une époque d'incertitudes comme l'a dit le philosophe allemand Zygmunt Bauman. Et les migrants sont les plus touchés par cette «modernité liquide».

Ces instabilités deviennent pénibles surtout pour Ayse, la metteuse en scène du spectacle. Elle a plusieurs ennuis, autant d'obstacles à lutter contre, comme les cours, les examens, les problèmes familiaux et financiers des jeunes participants de la résidence. Ayse essaie de réaliser ce qui est impossible comme Sisyphe qui roule le rocher. Malgré toutes les difficultés, à la fin du deuxième jour tous les acteurs sont contents de créer collectivement des performances.

Mardi soir, à l'Institut français de Turquie, on organise la projection du film documentaire intitulé «*L'Encyclopédie des migrants*» réalisé par Frédéric Leterrier et Benoît Raoulx en 2017. À cause d'un empêchement de dernière minute, je ne peux y participer. Mais j'entendrai le lendemain qu'il y eut un débat très intéressant à la suite de la projection du documentaire.

## Le troisième jour – le 26 février 2020

L'équipe travaille sur le projet : les étudiants rédigent des textes et composent une musique. Je me concentre sur les paroles de Said et de son amie Ruba qui improvisent de la musique avec les instruments qu'ils trouvent dans la salle. Les paroles du poème de Said sont ainsi :

*Pour l'absence de la mère  
Et du père  
Pour la nostalgie du pays  
Coulent des larmes  
des yeux noirs  
Faîtes l'aumône, dévalorisé,  
De votre être  
Donnez un regard  
De votre miséricorde  
Sans votre amour du prochain  
À un enfant qui a laissé sa maison,  
Son école, ses amis, ses jouets  
Dans son rêve  
Honte à ceux qui disent  
Qu'il se noie, qu'il se meure  
Pourvu qu'il ne vienne pas chez nous  
Sois malheureux mais n'aie pas honte  
Honte à ceux qui ont écrit ce destin  
Et pas à toi qui n'y es pour rien*

Ces paroles qui tentent d'éveiller les consciences face au migrant à partir de ses propres expériences dramatiques, d'abord, me gênent. Les sociologues critiquent depuis longtemps l'opposition binaire entre la victimisation et la criminalisation où les migrants sont emprisonnés dans les discours contemporains. Nous discutons cela avec Ayse. Pour elle, le poème de Said est un cri d'indignation. Elle dit qu'une victime est une personne qui n'a plus la conscience d'être un sujet, une personne qui est devenue une "chose", réduite par autrui à son traumatisme : elle ne peut plus imposer sa subjectivité alors que là, elle la crie haut et fort. Selon Ayse, en prétendant que cette personne est dans la victimisation, on revient à nier sa souffrance. Il est clair que dans un monde dominé perpétuellement par la montée de la xénophobie, la bienveillance envers les migrants chez les gens « conscients » permet de mettre l'accent sur leur souffrance et leur vulnérabilité. Pourtant, il ne faut pas négliger non plus le fait que cet appel à la reconnaissance des souffrances tue l'action politique et la revendication pour les droits des migrants. Mais, peut-être, dans un monde où on ne voit plus que l'indifférence devant les drames humains, c'est le seul appareil efficace dont nous disposons encore.

## Le quatrième jour – le 27 février 2020

Depuis deux jours, la résidence se poursuit à l'Institut français de Turquie qui se trouve à Taksim, au cœur d'Istanbul. Au cours des répétitions dans la grande salle, il y a une discussion entre Ayse et Paloma, la directrice artistique du projet, autour de la mise en scène. Paloma exige qu'on reste fidèle aux lettres et Ayse estime qu'il faut les comprendre et sentir. Selon Ayse, il n'est pas suffisant d'entendre les paroles des lettres, il faut que celles-ci touchent les cœurs. C'est la raison pour laquelle elle accroît les éléments dramatiques sur la scène. Paloma insiste qu'on lise uniquement les lettres pour qu'on entende exclusivement les paroles des migrants. Selon elle, cela est indispensable pour respecter les migrants. Sans doute ce type de discussions est-il habituel dans les milieux où travaillent les artistes qui ont des perspectives différentes.

Une autre dimension du problème qui m'intéresse davantage est de savoir comment les migrants seront représentés sur scène. De nouveau, surgissent des idées conflictuelles. Je les avais remarquées lorsque Said et Ruba avaient rédigé les paroles de la chanson. Il y a une discordance profonde entre les deux metteurs en scène du projet en ce qui concerne son objectif. D'une part, se manifeste une approche qui prend comme base les lettres mais en même temps qui utilise des marionnettes ou Karagöz et Hacivat, personnages du théâtre turc traditionnel, pour sensibiliser la société face aux migrants. D'autre part, il y a un regard qui vise la reconnaissance politique de la diversité des citoyens par tous les éléments de la société comme les médias, les institutions civiles et politiques, ainsi que par les citoyens. Cette dernière approche veut mobiliser l'Europe pour agir aux côtés des migrants dans un sens social et politique. Ayse insiste cependant que son objectif n'est pas uniquement de sensibiliser le public, ni d'enfermer les migrants dans une identité de victime mais, au contraire, de leur donner la possibilité de témoigner leur identité. Pour elle, l'émotion est une force pour une meilleure argumentation : « Il faut disposer d'arguments pour faire adhérer les autres à la cause défendue. L'argumentaire rationnel seul ne suffit pas, car il peut être réfuté par un contre-argument qui met en cause la validité de l'argumentation. En revanche, il est beaucoup plus difficile de réfuter ou d'invalidiser l'émotion. Il faut qu'elle touche l'autre, qu'elle provoque un stimulus émotionnel pour que l'autre agisse. »

Sachant qu'il y a un grand public qui est hostile à la migration ou, dans le meilleur des cas, un public qui reste indifférent, peut-être n'est-il pas absurde qu'on collecte l'affection des spectateurs en utilisant les éléments dramatiques de façon plus dense sur la scène. Mais le projet qui dramatise les expériences des victimes afin d'accroître l'affection envers eux, peut avoir aussi des inconvénients. Dans son article rédigé en 1996, l'anthropologue Liisa Malkki dit que dans le monde d'aujourd'hui où la migration involontaire s'accélère jour après jour, les migrants sont de plus en plus représentés comme des êtres humains malheureux, des misérables de la « mer de l'humanité ». Elle ajoute, en prenant en considération l'image des migrants au niveau humanitaire : « Les réfugiés cessent d'être des personnes spécifiques et deviennent de pures victimes en général. (...) Si l'humanisme ne peut se constituer que sur les corps de réfugiés archétypaux déshistorisés et d'autres victimes de même style - si les modes humanitaires et philanthropiques sont les seules options - alors la citoyenneté dans cette communauté humaine elle-même reste curieusement, indécentement, en dehors de l'histoire. »<sup>1</sup>

1 Malkki, L. H. (1996). Speechless emissaries: Refugees, humanitarianism, and dehistoricization. *Cultural anthropology*, 11(3), 377-404.

Lorsque je me positionne du point de vue universitaire dans cette discussion, même si je vois un problème dans la représentation des migrants en tant qu'objets d'humanitarisme ou d'aide humanitaire en dehors du concept historique et avec une généralisation très exagérée, je dois aussi admettre que c'est indéniablement la méthode la plus pragmatique que nous avons face à des discours discriminatoires et xénophobes. Il est certainement difficile de boucler ce débat mais je peux terminer en soulignant qu'il nous faut une voie alternative pour éviter ce blocage entre criminalisation et misérabilisme/victimisation des migrants. Il faut trouver un langage qui pourrait humaniser et dignifier les gens et éviter de les traiter dans l'uniformité.

## Le cinquième jour – le 28 février 2020

Le jour commence avec les nouvelles annonçant des décès en Syrie. Les chaînes de télévision turques parlent de 33 soldats turcs tués par les forces du régime alors qu'ils avaient entrepris une opération militaire sur le territoire syrien. On est tous très tendus.

Lorsque nous nous leverons le lendemain, nous entendrons la déclaration du gouvernement turc diffusée par les chaînes de télévision et de radio : « Désormais nous n'empêcherons pas les migrants d'aller rejoindre les frontières occidentales de la Turquie pour passer sur le territoire européen ». La nuit dernière le porte-parole de l'AKP, le Parti de la Justice et du Développement qui est au pouvoir depuis presque deux décennies, a déclaré que la politique des réfugiés de la Turquie n'avait pas changé, mais que la Turquie n'arrivait plus à veiller sur son sol sur tant de migrants qui désiraient partir en Europe. À la suite de cette déclaration, plusieurs migrants qui ont pensé que les frontières seraient ouvertes pour la libre circulation se sont mis en route vers Edirne, la ville voisine de la Grèce. Plusieurs messages tombent sur les téléphones portables des migrants, le bouche-à-oreille marche aussi de manière très efficace. Des milliers de migrants arrivent sur les bords de la mer Égée et près du village d'Edirne à quelques kilomètres de la frontière turco-grecque. Plusieurs navettes partent des quartiers d'Istanbul vers Edirne. Des migrants se dirigent de l'Anatolie vers l'Ouest pour se concentrer aux frontières occidentales de la Turquie.

Ces nouvelles font aussi leur effet dans la salle où se poursuivent les répétitions de notre spectacle. Je parle avec Yassin qui est venu en Turquie de la Syrie avec ses parents. Lui aussi, il veut partir pour l'Europe ; il rêve de s'installer aux Pays-Bas. Il me dit qu'il doit d'abord avoir l'autorisation de ses parents. Il a de très fortes raisons pour partir : « Depuis 7 ans, je travaille en Turquie et ma situation n'a pas changé. Je n'ai pas fait d'études. Je n'ai fait que travailler. J'ai épuisé ma vie dans les ateliers de textile. » Il veut partir pour son enfance perdue qui lui manque, pour réaliser ses rêves, ses projets. Il est convaincu que, s'il reste à Istanbul, il n'aura jamais la chance de se réaliser lui-même. Heureusement, ses parents ne l'autorisent pas à partir à Edirne et à se perdre dans un rêve impossible. Il est épargné d'attendre pendant des jours et des nuits dans le froid, de manière désespérée pour passer de l'autre côté de la frontière.

L'équipe travaille en s'efforçant de ne pas chercher d'informations sur ce qui se passe à Edirne. Ils complètent leurs dernières préparations avant le spectacle. Lorsque je bavarde avec eux pendant les pauses, ils me disent qu'ils éprouvent un grand bonheur de réaliser ce projet de façon collective. Ils me disent qu'ils dépassent leurs limites grâce à la collaboration de tous. Malgré la difficulté des répétitions, ils sont tous contents. L'un des étudiants de l'équipe me dit que, grâce à ce projet, il est devenu plus autoréflexif et qu'il a pu faire son auto-questionnement.

## Le sixième jour – le 29 février 2020

C'est le samedi, le jour du grand spectacle. Aujourd'hui, il y a deux spectacles. Le premier commence à 11h15 à l'Université Galatasaray. Il s'inspire du théâtre turc traditionnel de l'ombre. Les principaux caractères sont Karagöz et Hacivat. Ayse dit qu'elle les a sélectionnés puisqu'ils sont connus au Moyen-Orient. Ici, ils incarnent les acteurs des basses négociations entre la Turquie et l'Union européenne au sujet des migrants en 2016. Ensuite, apparaissent sur la scène des marionnettes sans visage. Celles-ci illustrent le fait que les migrants sont utilisés comme des marionnettes dans le monde entier. On lit les lettres de *L'Encyclopédie des Migrants* et on distribue des fusées en papier aux spectateurs.

Je fais le tour entre les spectateurs et je leur demande leurs impressions sur le spectacle. La plupart sont des jeunes qui viennent au campus de l'Université Galatasaray le weekend pour suivre des cours de langues étrangères. Une jeune femme dit que «les migrants sont aussi des êtres humains mais il faut qu'on s'occupe d'abord de nos propres pauvres». Elle insiste sur la misère et le chômage en Turquie en critiquant «la discrimination positive du gouvernement» à l'égard des réfugiés syriens. Pour elle, la solution est simple: «Ils rentrent chez eux, la Turquie est à nous». Quand ses paroles se durcissent, l'une de ses amis prend la parole et parle du désespoir des réfugiés en disant que la guerre avait détruit leurs vies et que personne n'aurait voulu quitter sa maison si son pays n'avait pas été affecté par de telles conditions. Elle ajoute courageusement qu'elle soutient les migrants. Les deux continuent à discuter. Je passe à côté d'un groupe un peu plus âgé. Ils lisent les lettres rédigées dans les papiers en fusée. Je suis contente que ce projet arrive à attirer l'attention de ces gens sur le vécu des migrants même pour une courte durée.

Le spectacle qui a lieu le soir à l'Institut français est vraiment extraordinaire. Dans chaque salle, on expose une lettre différente avec une mise en scène différente. Les spectateurs se promènent entre les spectacles en passant d'une salle à une autre. Exactement comme les migrants qui vont d'un lieu à un autre avec des expériences et des histoires différentes. Dans une salle, il y a les marionnettes Karagöz et Hacivat mis en scène par le spécialiste de marionnette Cengiz Özek. Dans une autre salle, le film documentaire «Afghanistanbul» créé par Ulas Tosun est projeté sur le mur et l'acteur afghan Said lit une lettre écrite par un autre Afghan. Ce soir, entre les murs du Consulat de France, on critique sévèrement la politique de migration de l'Europe et l'attitude inhumaine du monde envers les migrants.

Les lettres dans le spectacle sont celles de Mr le Syrien, Roger Hartman, Ashmat Froz, Zozan Fatma Oztekin, Colette Ghawi, Juan Perez Escala, Raed Aljundi, Heba Cornillet Emam, Adarana Souza Da Silva, Natalia de Almeida, Maria Vasquez, Naderi, Mohamed Dhaouadi, Gustavo Acosta, Paloma Fernandez Sobrino, Benson.

Notre choix qui s'est porté vers des endroits fermés pour ces deux spectacles est lié à l'atmosphère tendue à Istanbul. En janvier, nous avons fait une réunion pour l'organisation du projet. Pendant cette réunion, nous avons pensé faire un troisième spectacle en plein air, sur la place de Besiktas, un endroit attractif et animé de la ville. Et puis, nous avons décidé de laisser tomber à cause de la montée de la xénophobie et l'hostilité manifeste envers les migrants en Turquie. Vu l'accélération des conflits militaires en Syrie et les grognements dans la société turque sous forme de réactions anti-migrants, nous voyons clairement que nous avons raison de renoncer à un spectacle dans un espace ouvert.

## Le septième jour — le 1er mars 2020

Le dernier jour, nous nous retrouvons une dernière fois dans le cadre du séminaire réunissant tous les participants au projet de *Fusée de détresse* à Istanbul. Les artistes, les étudiants, les coordinateurs, les universitaires partagent leurs expériences de la semaine. Le spectacle de la veille, le dîner qui l'a suivi, les discussions qui ont duré jusqu'au petit matin... Surtout les acteurs ressentent une fatigue enchantée.

Je pense toujours à Edirne. Je songe aux migrants qui essaient de passer du côté européen de la frontière dans l'espoir d'une vie meilleure.<sup>1</sup> Les femmes, les enfants, les hommes sont sans abri depuis des jours. Ceux qui arrivent à traverser la frontière sont expulsés par les forces grecques. Ceux qui y parviennent sont arrêtés, leurs biens confisqués, et ils sont renvoyés tout nus du côté turc. En mars 2020, les migrants deviennent une fois de plus l'objet des politiques des États et nous sommes une fois de plus témoin de scènes inhumaines à la périphérie de l'Europe.

Oui, sans doute une vie de liberté, d'équité et d'égalité est possible. Pourtant, pour les citoyens du monde comme nous qui l'espérons, le chemin est encore long et épineux. Il nous faudra faire encore beaucoup d'effort pour y parvenir.